POUR UN HUMANISME VERIFIABLE : UNE ETUDE DE *L'ARBRE D'EBENE* ET DE *LES ENSORCELES* DE FADELA HEBBADJ

PATIENCE AJEIBI ODEH
Department of Foreign Languages
University of Jos
Jos, Nigeria
adamsonpatienceelias@yahoo.fr
07067822933

Et

IFEOMA MABEL ONYEMELUKWE
Department of French
Ahmadu Bello University
Zaria, Nigeria
ionyemelukwe@gmail.com
08037006211

Patience Ajeibi Odeh est Maitre Assistant au Department of Foreign Languages, University of Jos, à Jos au Nigeria.
Ifeoma Mabel Onyemelukwe est Professeur titulaire et spécialiste en littérature africaine d'expression française. Elle est actuellement au Department of French à Ahmadu Bello University à Zaria.

Résumé

L'objectif de la présente étude est de mettre au point le genre d'humanisme que semble manifester l'Algérienne et écrivaine de la migritude, Fadéla Hebbadj dans ses deux romans : ***L'arbre d'ébène*** *et* ***Les ensorcelés****. La recherche dispose de deux approches : sociologique et mythocritique. On établit que Fadéla Hebbadj est incontestablement une humaniste. Son humanisme se manifeste à travers sa fustigation de l'amour pollué ainsi que la justice française ayant établi que cette dernière a des traits antihumanistes ; il s'agit de la justice ségrégée, que ce soit la justice sociale ou judiciaire. En revanche, Fadéla Hebbadj propose le vrai amour et la biopolitique comme moyens permettant aux gens d'extirper des pratiques inhumaines. Elle appelle l'humanité à un activisme humanitaire.*

Introduction

Tant que le monde s'évolue, l'homme fait face aussi bien à des défis inconnus et nouveaux qu'aux problèmes qui ont trainés depuis la veille du temps. Le monde au stade actuel se heurte aux problèmes d'idéologies, de climat, de santé etc. qui invitent l'homme à être plus humain qu'il était, plus humanitaire qu'il était et plus humaniste pour sa survie. L'humanisme doit donc s'innover à chaque stade de développement humain pour répondre aux défis qui bouleversent l'existence de l'homme sur la planète. En plus, l'homme doit aussi régler sinon réglementer ses actions et comportement selon le besoin de ce siècle dont les défis le poussent vers un exode perpétuel et continuel. L'humanisme n'est pas un concept nouveau comme témoignent fortement les humanistes

suivants et leurs temps respectifs : Pétrarque (1304-1374), Boccace (1313-1375), Léonard de Vinci (1452-1519), Erasme (1466-1536), Guillaume Budé (1467-1540), Montaigne (1533-1592), Rabelais (vers1494-1553) (https://www.etude-litteraires.com>forum). L'humanisme est un courant culturel européen qui s'est développé en Italie pendant la Renaissance, en réaction au dogmatisme rigide du Moyen Age. L'humanisme se fond sur l'optimisme et sur une profonde croyance en l'homme. Bien qu'il s'agisse d'un mouvement occidental, il existe aussi l'humanisme africain. En termes des humanistes africains, on peut nommer, à titre d'exemple, Léopold Sédar Senghor. Son ouvrage, *La Négritude est un humanisme du XXe siècle* en atteste. De nos jours, la Négritude n'est plus à la mode mais la migritude malgré que les deux courants littéraires aient à voir avec le déplacement ou l'immigration. Certains écrivains de la migritude ont été décrits comme humanistes, par exemple, Sami Tchak (Brezault 69 ; Musa et Onyemelukwe 207). Quelle est la posture de Hebbadj à cet égard, étant donné qu'elle se range aussi parmi les écrivains de la migritude ?

La présente étude a donc pour objectif de mettre en examen la nature d'humanisme de l'Algérienne, et écrivaine de la migritude, Fadéla Hebbadj. Pour ce faire, deux romans de la romancière en étude : *L'arbre d'ébène* et *Les ensorcelés* nous servent de boussoles et nous nous appuyons sur deux approches critiques, à savoir, les approches sociocritique et mythocritique. L'humanisme, qui est selon Bidar : « la passion de l'être humain pour son propre mystère, pour son génie, son tragique et la sagesse qu'il peut acquérir… l'exhortation à une fraternité universelle dont l'homme serait capable, mais aussi la dénonciation du mal effroyable dont il se rend parfois coupable » (149), réorganise la vie et l'existence humaine. Dans le contexte de cette étude, nous définissons l'humanisme comme un raisonnement qui distingue l'homme par sa qualité et par son statut, lui agréant une dignité de vivre une inviolabilité et une aptitude de se forger un avenir. C'est un appel collectif à l'amour, l'équité et la liberté pour protéger l'homme et son environnement. En plus, nous concevons « immigration » ainsi que l'ont définie Musa et Onyemelukwe : « Déplacement des personnes provoqué par la guerre, quête de liberté, d'emploi et d'une meilleure condition de vie passant d'un pays dans un autre pays pour s'y établir et s'y occuper de leur survie » (201-202).

On commencera par un bref aperçu sur la vie de Fadéla Hebbadj. Puis, nous portons notre attention aux résumés des textes en étude avant de nous lancer dans le vif du travail. On analyse de manière minutieuse les deux romans de Hebbadj soumis à notre étude afin de déceler le genre d'humanisme manifesté par cette écrivaine.

Vie de Fadéla Hebbadj : un bref aperçu

Fadéla Hebbadj est née à Saint-Maurice, une banlieue parisienne le 08 janvier 1966 de parents Kabyles. Après avoir vécu plusieurs années à Rome, Fadéla Hebbadj vit à Paris où elle enseigne actuellement la philosophie au lycée Montaigne. Elle a également exercé la psychopédagogie au Centre Claude-Bernard à Paris, auprès d'enfants et d'adolescents. Elle partage sa vie entre Paris et un village sur l'Etna où elle vit seule avec sa fille (www.babelio.com/auteur/Fadela-Hebbadj/68723).

Résumés des textes en étude.

L'arbre d'ébène

Après un long séjour au Sénégal, Nasser, un enfant malien de dix ans, embarque avec sa mère pour la France qui représente pour eux un pays de rêve et d'espoir. Après un voyage apocalyptique qui restera dans la mémoire de Nasser une source de cauchemar, ils débarquent à Marseille. Alors commence pour Nasser une formation par bribes : Yvonne lui apprend à lire, le marabout de la rue de la chaussée d'Antin lui apprend à ne pas chercher l'émancipation, Mario lui apprend à se perdre dans Paris, Adama lui apprend l'humanisme et Maman (sa mère) lui apprend à attendre. Après une succession de squats, d'insécurité, de solitude, de désespoir qui finit par avoir raison du courage de sa mère, Nasser ne comprend plus ce monde.

Une vie d'errance, de sans-papiers, de peur de l'expulsion et de la police, de froid aussi bien du climat que des gens brisera dans la tête de Nasser le rêve d'avoir « un grand lit et un réfrigérateur plein » (48) qui sont pour lui le summum du bonheur. Sa déception le mène à se poser des questions sur l'humanité, l'amour, l'émancipation et les lois. Il apprend les choses comme il les vit, se livre à la lecture dans l'espoir de vaincre ses difficultés ; d'être enfant dans un monde d'adultes, d'être noir dans un monde de Blancs, d'être différent dans un monde confus ; il finit par y découvrir le rêve de devenir écrivain.

Les ensorcelés

Dans ce roman autobiographique, l'auteure se délivre de son irritation et de ses pulsions néfastes, pour adopter une vie inséparable de la littérature et de l'amour. Fadéla Hebbadj récupère la petite fille insoucieuse qu'elle était pour recréer ses souvenirs d'enfance. Cette enfance libre et satisfaite, au sein d'une famille aimante de huit enfants, éclairée par l'éclat et la gentillesse de sa mère, une femme que son père, Mohammed Hebbadj avait épousé en Kabylie avant de gagner la France. Elle y raconte aussi la Kabylie de ses racines, de la dignité de ses ancêtres dont elle narre les hauts faits en adoptant une tonalité héroïque, mais aussi de l'abus fait aux femmes dans une société au «*sexisme archaïque*» à laquelle son grand-père et son père contestent de s'accorder.

L'exposé d'une femme tentant de comprendre ce déni de justice de la République débouche par cet élargissement octroyé à l'assassin, ayant prémédité l'assassinat de sa famille, un crime qui coutera aux Hebbadjs la mort d'Emma Hebbadj (la mère), de Zineb (sa sœur ainée), et la blessure de Lyazid (son frère) et du père ; un crime exigeant une condamnation à la mort ; perpétré à cause d'une simple fusible. Une enquête et un procès bâclé, illogiques et proprement désaffectionné marque la vie de l'orpheline et du veuf qui veut faire de sa fille une avocate mais celle-ci prendra le chemin de la philosophie « j'avais fait le choix de la baudruche éclairée, pleine d'idées suspendues en l'air » (162).

Elle resitue avec finesse dans le contexte politique de l'époque et celui des intelligences supérieures, le verdict insondable pour un père croyant en une justice idéale qui a écrit à plusieurs reprises au président de la République française sur ce complot et sur sa foi dans le système judiciaire français et, qui voit l'Etat français répliquer par un silence méprisant et indigne à ses multiples demandes d'information et d'explication, dont elle se fait vibrante de colère. Elle évoque donc ce combat inégal par une voix fière et rebelle, celle d'une Antigone soutenant sa famille contre l'Etat, la justice contre la loi. L'effacement d'Emma Hebbadj de la mémoire de sa famille perpétré par les services de la DASS qui imposent à son père le remariage sous la menace du placement de ses huit enfants évoque une mansuétude.

Analyse

Notre étude démontre clairement que Fadéla Hebbadj est humaniste sans conteste. Ceci se voit à travers sa fustigation de l'amour pollué et de la justice française.

L'amour pollué

Par amour pollué, nous entendons cette contamination de l'humanité comme qualité. C'est-à-dire, cette mode de vie qui met l'intérêt devant les relations humaines, qui met le gain au-dessus de l'affection. L'amour pollué pour nous sera le fruit de l'idéologie occidentale « marquée, notamment par l'individualisme, l'économisme, le racisme et le militarisme » (Girardi 60). Girardi les a identifiés comme les causes de l'écocide et du génocide. Les plus évidents dans les romans en étude sont les trois premiers, puisqu'il s'agit de l'immigration et de l'immigré.

Hebbadj évoque cette expression « amour pollué » dans un regret de la réalité de l'homme qui pratique n'importe quoi sous prétexte de l'amour. Il en fait même du chantage pour prêcher son humanisme qu'il ne pratique pas. « Je n'ai jamais vu autant de statues animées cacher leur chagrin et leurs sentiments sous la neige et dans les caniveaux. Il faudrait détartrer leurs poumons qui dégagent l'air de l'indifférence parce qu'ici, on respire de l'amour pollué » (*L'arbre* 9). L'amour pollué défigure l'homme en statue animée puisque chagriné, malheureux et troublé, qu'il soit, l'homme cache son affliction et ses émotions, qui pourrissent l'intérieur. Cette pourriture à l'intérieur se traduit en hostilité et morbidité. Nasser n'arrive pas à comprendre comment on peut vivre avec l'indifférence, face à tant de mal « en plus de la faim, il y a le froid, le froid des gens et du climat… on a marché des heures au milieu des cadavres et des malades » (*L'arbre* 9) dans un pays « humaniste ». Cependant, le contraire se produit chez ces peuples dit barbares. Car en Afrique, la mort est une perte énorme qui est regretté. Les pratiques le suggèrent car le voisinage le témoigne. En Afrique, il sera difficile de se trouver là où il y a un cadavre ou un malade sans s'apercevoir par les visites. Ces gestes sont nés de l'amour. Pour les condoléances, les visites des malades, on apporte de la nourriture, de la bouillie des fruits etc. et non pas seulement des fleurs ou des cartes.

Pour l'auteure, l'amour pollué se pratique « par égoïsme et pas par humanité » (*L'arbre* 148). Elle fustige l'individualisme qui s'y couche. Elle reproche aux Africains « civilisés » de la diaspora qui abandonnent l'amour, le vrai, qui est « un soulagement, c'est la respiration pathétique de la douleur » (*L'arbre* 121) pour se désillusionner dans l'amour pollué qui ne se pratique qu'avec un intérêt. Elle reproche aux Africains de la diaspora, l'amour pollué qui consiste à perdre le nord, « perdre le nord, c'est perdre la boule au point de ne plus savoir qui est ton frère. Ils sont tous mabouls à force de ressembler à la solitude des Blancs » (*L'arbre* 109). Nasser rencontre des Africains, des Maliens comme lui, et il s'attend à une hospitalité, et à une fraternité. Par contre, ils lui offrent du Coca et le repousse : « il va m'attirer des ennuis. Allez, retourne d'où tu viens… donne-lui son Coca, après il partira » (*L'arbre* 109). « Sors de là. Allez ! Fous le camp de là ou je te sors par les oreilles » (*L'arbre* 108). Nous voyons dans cette pratique, l'individualisme qui « est une conception de la vie et de la société d'après laquelle chaque personne, chaque groupe social, chaque peuple poursuit ses propres intérêts, en compétition avec tous les autres, d'après laquelle donc la loi fondamentale de l'histoire est la lutte pour la vie, avec la survivance du plus fort » (Girardi 60). Ceci rend faible les relations interpersonnelles.

La justice française : justice ségrégée

Hebbadj fustige la justice française car elle présente des traits antihumanistes. Pour elle, il s'agit de la justice ségrégée que ce soit la justice sociale ou judiciaire. « La justice est un principe moral de la vie sociale fondé sur la reconnaissance et le respect du droit des autres qui peut être le droit naturel (équité) ou le droit positif (la loi) » (www.toupie.org/Dictionnaire/Justice.htm). La justice est un humanisme. Le déni de justice est « quand la justice vous tourne le dos… il y a déni de justice, lorsque les juges refusent de répondre les requêtes, ou négligent de juger les affaires en état et en tour d'être jugées » (www.deni-justice.net).

La justice sociale ségrégée

Il s'agit d'une justice qui fait de l'homme ce qu'il est. Une justice qui vient de l'équité, qui est l'appui de l'homme moderne. « La justice sociale est fondée sur l'égalité des droits pour tous les peuple et la possibilité pour tous les êtres humains sans discrimination de bénéficier du progrès économique et social partout dans le monde » (www.un.org/fr/events/socialjusticeday/background.shtml). Hebbadj fustige la justice sociale ségrégée car elle permet l'inégalité. Une société de classe, de race etc. Hebbadj souffre de l'injustice

sociale. C'est pourquoi « il courait après un criminel qu'un juge et un avocat avaient protégé. A trois contre un. Un simple immigré contre un juge, un assassin et son avocat. Ce dernier n'a pas grand mérite il n'a fait que suivre le sale vent raciste de son époque » (*Les ensorcelés* 120). C'est dans cette inégalité que l'homme est indigne d'accéder à la justice. « Ainsi fut le sort d'un homme terrassé par de terribles démons, qui eut à souffrir les maux d'une institution sociale et politique. Ainsi eu lieu un duel déloyal entre mon père et des serpents » (*Les ensorcelés* 180). Cette inégalité est due à sa race et à sa condition sociale. Elle est Noire. En plus, c'est une pauvre immigrée Ainsi est le cas de Maman, de Nasser, Emma, Zineb et de tous les êtres marginalisés. Hebbadj se moque de ce système en disant « dans sa recherche d'explications, mon père avait pris le juge d'instruction pour Salomon et les avocats pour des humanistes » (*Les ensorcelés* 118) elle pousse sa satire en ajoutant « Il n'y a plus d'autre salut que de parler, mais ce salut révèle l'horreur d'une société qui m'a longtemps trompée sur des notions de liberté » (*Les ensorcelés* 119). Car dans ces notions de liberté se couche une inhumanité effroyable. C'est pourquoi elle ne manque pas d'indiquer sa déception.

La justice judiciaire ségrégée

La justice judiciaire devait être accessible à tout le monde. Mais en réalité, tout le monde n'atteint pas à cette justice. Hebbadj souffrait de l'assassinat de sa femme et de sa fille. Mais le juge protège le criminel. C'est pourquoi l'auteure se demande « la justice française croit-elle encore aux licornes ou se fout-elle éperdument de l'assassinat de deux Algériennes ? Ces crimes ne comptaient pas pour le juge. Quand on tue, de manière préméditée, deux Algériennes, en France, ça ne valait même pas le vol d'une pomme » (*Les ensorcelés* 107). Elle remet en cause la légalité en proposant une logique. « Si vous êtes seul dans votre appartement, dans la tristesse et la mélancolie, dans un sombre dénouement conjugal, si votre femme s'en va avec vos enfants, Messieurs les Français, vous avez le droit de tuer tous ceux envers lesquels vous éprouvez de la haine ou de la rancœur. L'Etat prendra soin de votre tristesse et il vous consolera » (*Les ensorcelés* 110). L'auteure remet en cause la rationalité d'une telle légalité. Donc elle la condamne en ces termes : « la justice sait se taire pour cacher ses crimes » (*Les ensorcelés* 143).

Pour un vrai humanisme

Contre l'amour pollué et la justice ségrégée, l'auteure propose le vrai amour et la biopolitique comme moyens pour ressortir des pratiques inhumaines. L'amour pourrait tout transformer et une politique sensible aux besoins et émotions de l'homme rassure la liberté qui est selon Kristeva une singularité partageable et l'égalité des hommes.

L'amour

Hebbadj propose un amour qui nous délivre du « grand vide » (*L'arbre* 75). Ce grand vide qui est la solitude, ne permet pas aux hommes de partager l'amour. La solitude est un enfermement. C'est pourquoi dans un outrage, Nasser qui n'arrive pas à comprendre son monde se lamente. « Ici, tout le monde a besoin d'être seul. Que-est ce que vous faites dans votre solitude ?... je ne sais pas ce qu'ils ont avec leur solitude, la solitude, c'est pourtant pas bon, ça fait vivre le passé » (*L'arbre* 78). Mais dans un monde tel que Paris, la ville mystérieuse (*L'arbre* 76), est-il possible de vivre la solitude ? Hebbadj montre, en guise de réponse, que c'est par la distance émotionnelle de l'un vers l'autre, qu'on peut vivre la solitude. Alors ce vide créé par l'indifférence des uns et le silence des autres « le grand vide, celui qui s'en fout de tout, celui qui fait mal à l'intérieur et qui laisse des cicatrices pour toujours sur les joues » (*L'arbre*75), ne sera vaincu que par la tendresse « avec le respect et l'hospitalité » (*L'arbre* 86), avec la « peur de notre violence » (*L'arbre* 87). Car « l'amour, c'est un soulagement, c'est la respiration pathétique de la douleur [qui] fait partir la souffrance du cœur » (*L'arbre* 121).

L'humanisme, comme Hebbadj l'avait défini, « c'est ressentir les autres comme soi-même » (*L'arbre* 130). Alors l'amour doit être humaniste, parce que selon Sponville, « c'est l'amour qui fait vivre, puisque c'est lui qui rend la vie aimable » (*Présentations* 43). L'amour que Hebbadj projette consiste à exalter « les grandeurs humaines » (*L'arbre* 138). C'est-à-dire que l'émotion est en jeu dans l'expression de cet amour, elle doit aussi être exercée dans la réception de l'amour. Il exige d'abord la compréhension que nous avons « besoin d'une grande tendresse verbale » (*Les ensorcelés* 131). Nous le voyons se démontrer entre mère et enfant : Mama confesse son amour à Nasser son fils « je t'aime Nasser, mon enfant, ma vie… Je t'aimerai toujours » (*L'arbre* 168), et Fadéla et sa mère se confessent l'amour « je t'aime maman. Tu m'écoutes, je t'aime. Je t'aime aussi. » (*Les ensorcelés* 43). Selon l'auteure, ces mots avec la saveur dans la bouche, surgit du sang, nourrissent la vie. Alors « c'est à travers l'amour que la vie se poursuit » (*L'arbre* 168). Hebbadj s'inspire de l'amour maternel pour enseigner au monde l'amour dans le vrai sens du mot. Elle délivre sa leçon par la tendresse maternelle, qui se manifeste dans tous ces gestes et c'est pourquoi elle attire beaucoup d'admiration chez les plus innocents c'est-à-dire les enfants.

L'amour que Hebbadj semble prêcher dans ces deux romans se fonde sur la générosité et inspire la confiance. Elle appelle l'Homme à cet humanisme qui instruit à rester « humain jusqu'au bout de nos racines, retrouve nos traces, là où il est juste de ne regarder aucun visage avec la haine ou mépris » (*Les ensorcelés* 184). Nous consentons avec Hebbadj que vivre sans haine ou mépris exige beaucoup d'effort dans un monde qui compte sept milliard d'hommes et de femmes de cultures diverses et de différents tempéraments. Alors pour elle, l'accomplissement de l'acte d'aimer ne sera pas possible sans retrouver nos traces. Ces traces seront donc l'humanité, l'innocence et le partage qui font des parties différentes que l'amour exprime. Elle montre aussi qu'il est possible d'aimer malgré nous, nonobstant la haine qu'exprime notre prochain. « Pourquoi… aimer ? Au nom de quel principe ? (*Les ensorcelés* 182) « Comment aimer vos bourreaux ?... ceux qui… l'esprit de leur culture vous hait. Du fond de leur éthique, vous êtes indignes d'estime. A quoi… servirait cet amour ? Aimer une humanité qui vous méprise ! (*Les ensorcelés* 183-184). A ces maintes questions, Hebbadj montre par des réponses très simples que c'est par l'amour qu'on pourrait conquérir la sauvagerie, la haine et la méchanceté. Et c'est par l'amour qu'on est humain. « Ce mot t'ouvrira des sens nouveaux des récits réels qui te permettront de vivre ; …servira à élargir d'autres consciences entre les hommes… pour ne plus être victime » (*Les ensorcelés* 186). Et parce que « tout est lié par un inexplicable amour » (*Les ensorcelés* 68). Etant en situation d'immigration, Hebbadj montre qu'au milieu de la haine, le seul moyen de vivre sans tracas est de vivre en aimant. Alors c'est en aimant qu'on aime, et c'est en aimant qu'on apprend au monde d'aimer. Par cette application, on cesse d'être victime pour prendre le dessus « c'est nous les plus grands » (*L'arbre* 87). C'est par cette même application de l'amour, sollicitant de la patience, que l'auteure poursuit que « l'acte du laboureur est analogue à l'acte de l'amour » (*Les ensorcelés* 53). En aiment quelqu'un qui nous méprise, on laboure sur la mentalité de la personne, car un acte pareil ne la laissera pas sans leçon. En fait en ce 21^{e}siècle que tous les êtres, les gouvernements et d'autres entités ont les nerves à vifs (c'est-à-dire qu'on trouve toujours un élément provocateur de la haine dans les propos des uns comme dans ceux des autres), l'amour est le seul moyen d'empêcher les guerres imminentes, les conflits politiques et les conséquences qui en résultent.

Alors cette migritudiste montre que dans l'essentiel de ses désirs, l'amour n'est pas remplaçable. Lorsqu'elle dit « je ne veux pas être déshumanisée. Je m'y refuse » (*Les ensorcelés* 14). Cela pourrait provenir d'une réflexion sur la déchéance de la diplomatie et de rapport entre les hommes par de simples phrases dérogatoires ou mésinterprétées. Toutefois elle voit la possibilité de tout résoudre par l'amour qu'elle décrit comme « des liens réels carburant sur des règles de don » (*Les ensorcelés* 27). Alors elle invite humanité à l'amour sans condition « aimer si tu ne veux plus avoir

froid » (*Les ensorcelés* 183), « même s'il brule encore entre les doigts… l'amour est une arme plus brulante que ma cuirasse de sang » (*Les ensorcelés* 185). Ceci parce que la solitude nous fait avoir froid, donc pour se réchauffer, il faut qu'on s'entoure de l'amour. Nous y voyons l'effet de semence-récolte. Car c'est en semant l'amour qu'on récolte l'amour. Lorsque nous aimons les autres, les autres nous aimeront. L'essentiel est que ça commence par soi en attendant l'effet chez l'autrui. Cet échange entre personnes de différentes races, cultures et croyances pourrait réchauffer nos cœurs envers d'autres éléments de la nature. Cela pour l'auteure est la création d'un monde plus agréable « je commençais à inventer des mondes. Ce lieu devint un espace de création. Écrire pour remplir cette nostalgie d'amour absolue…un ailleurs magique ou circulait des pensées sur l'au-delà… Le bonheur n'était possible que dans la création d'un monde » (*Les ensorcelés* 139). Ce monde qui n'est que dans l'imagination de l'auteure ne deviendra réel que par l'amour des êtres humains et de la nature. Comme pour consentir avec Kristeva « c'est par la singularité partageable de l'expérience intérieure que nous pouvons combattre cette nouvelle banalité du mal qu'est l'automatisation en cours de l'espèce humaine… L'infini des capacités de représentation est notre habitat, profondeur et délivrance, notre liberté ». Cette singularité partageable de l'expérience intérieure est l'amour. Et la manifestation diverse de l'amour par les hommes nous délivrera et nous libèrera dans le nouveau monde que nous nous créons.

La biopolitique

Hebbadj érige des principes de gouvernement et une politique qui fait appel à la biopolitique de Michel Foucault. La biopolitique est née à Rio de Janeiro en 1974. Elle dresse le gouvernement de vie, c'est-à-dire le pouvoir qui s'exerce sur la population et non le territoire. « La biopolitique décrit les processus par lesquels on tente de résoudre les problèmes posés à la pratique gouvernementale par les phénomènes propres à un ensemble de vivants constitués en population » (Foucault 323).Ces phénomènes dont il est question proviennent de la diversité identitaire qui caractérise la race humaine. Alors, « la biopolitique est à la fois un problème politique et biologique de pouvoir » (www.dicopo.fr/spip.php?article49). L'Afrique, dès la traite nègrière à la domination coloniale et jusqu'à l'impérialisme de nos jours a subi une gouvernance sous différentes manifestations de pouvoir dont le résultat est toujours la subjectivité de l'être humain. Et à chaque stade, « l'Etat est confronté à la massification et la différentiation de ses sujets, ce qui complique sa gouvernance de la société » (www.dicopo.fr/spip.php?article49). La notion de différentiation n'est pas strictement culturelle, parce que l'expérience des uns les diffère des autres. Certains sont nés dans les villes développées et sophistiquées comme Paris, prenons Mario comme exemple (*L'arbre d'ébène*) et Fadéla (*Les ensorcelés*) tandis que certains sont nés dans les ténèbres au fond du monde noir comme Nasser, Maman etc. la différence entre les deux c'est le développement des sciences et des technologies. Mais « comment articuler les sciences et les techniques avec les valeurs humaines ? » (Guattari 3). Il se peut que l'auteure soit dans le doute que les deux catégories aient des valeurs différentes. Parce qu'elle trouve qu'il est inconcevable de concilier les deux mondes : « la culture technologique et industrielle ne me permettait pas d'entrer en résonance avec cet univers, qui me parut appartenir au registre des sornettes fantastiques » (*Les ensorcelés* 50). Alors c'est peut-être par cette apparition d'appartenance aux sottises extravagantes que l'Occident a eu l'idée grossière de voir l'Afrique comme une terre sans culture, ni histoire, ni littérature etc. En évoquant cette ironie, Hebbadj réfute cette intention civilisatrice par laquelle l'Occident a déguisé son ambition capitaliste pour en profiter à glisser jusqu'aux terres inconnues et inaccessibles dans le but de l'exploitation. Cette ambition civilisatrice qui articule bien le capitalisme est celle qui dirige jusqu'aujourd'hui, le marché mondial et la politique mondiale. Or selon Guattari, « le marché mondial n'a pas à piloter la production de chaque groupement humain au nom d'un concept de croissance universel » (3). La diversification de concept de croissance économique est un principe de la biopolitique qui effacera la dominance, et le capitalisme. C'est peut-être pourquoi l'Afrique est toujours considéré un continent

pauvre. Là se couche la dictature silencieuse. Dictature parce que, les pays doivent désormais maintenir des « *foreign reserve* » alors qu'ils y aient des ventres affamés à nourrir, les biens et moyens d'échanges de chaque pays doivent tenir tête à ceux de pays puissants. Ces pays pauvres auront toujours besoin de prêtes monétaires qui se paient par des intérêts élevés et dont l'accès exige l'adoption d'un système de gouvernance spécifique. Ces pays pauvres sont toujours des zones de conflits et de faim a qui les pays puissant tendent une main de secours aux prix de leurs ressources naturelles. Pour Hebbadj, le capitalisme semble avoir tout prévu.

> La vertu civilisatrice était donc venue s'installer sur le flanc de ces granites habillé de maigres végétations. Elle était revenue chez ses hommes qui l'avaient, à plusieurs reprises, déjà fuie, en préférant s'emmurer au fond des ravines creusés dans ce trou des Enfers aux arbustes mutilés plutôt que de redescendre de la montagne pour rejoindre la civilisation. Ils étaient allés se perdre dans les ténébreux squelettes de roche pour effacer leurs traces du monde. Malgré les épines sèches, cette infinie solitude à l'extrémité des pics de la civilisation, la République est venue leur donner des cours d'instruction publique (Les ensorcelés 48).

Cette vertu civilisatrice a enseigné alors ses valeurs capitalistes. Le capitalisme selon l'auteure apprend à amasser « le luxe, l'abondance, la richesse qui transforment les hommes en porcs » (*L'arbre d'ébène* 113) rendant par conséquence, les hommes inhumains, laissant une « société malade d'argent avec des hommes qui n'ont plus de pitié pour leur parents » (*L'arbre d'ébène* 113). Si la politique démocratique de notre monde est vraiment humaniste, par quel lois ou logique faut-il justifier un marché individualiste de matière de luxe et de partie de corps vitaux telle le cœur, les fois etc. qui est en pleine floraison ? Alors qu'il y a encore des gens qui vivent dans des zones frappées par des désastres naturels, ces humains n'arrivent pas à manger à leur faim ni avoir accès au minimum substantiel. On dirait que l'humanisme est défunt dans un siècle que la classe sociale d'une personne lui compte que son voisin malade. L'auteure semble trouver que la politique qu'inspire le capitalisme ne manquera pas d'inhumanité et comme pour s'accorder à Guattari, « il faudrait donc mettre en place une concertation planétaire et promouvoir une nouvelle éthique de la différence, substituant aux pouvoirs du capitalisme actuel une politique des désirs des peuples » (3). Cette nouvelle éthique qui sera fondée sur les désirs des peuples est la biopolitique à qui Hebbadj s'abonne. Elle est une politique qui respectera le corps et l'émotion de l'homme. Puisque d'après Kristeva, c'est uniquement par la mise en question de notre situation personnelle, sociale et historique que nous pouvons décider de la société et de l'histoire (www.kristeva.fr/assise2011.html). Donc, contre la politique migratoire de la France qui arrête, menotte, enferme au centre de rétention et renvoie vers leurs pays, les sans-papiers qui avaient fui au prix de leurs vies la pauvreté, la famine, la guerre, les désastres naturels ou quelques sortes de violences culturelles pour chercher un abri en France. L'expérience de Nasser et Mama explique la réalité d'une politique antihumain :

> Les gens s'écartaient dans la rue dès qu'ils nous voyaient. On ressemblait à deux loques que les flics avaient vidées de leur humanité. L'humanité, comme le disait Adama, c'est avoir de la compassion pour son prochain, et nous on n'en avait plus, tellement on était fatigues. Je crois qu'il s'est trompé de pays le pauvre Adama. L'humanité est sortie du… hors de la France (*L'arbre* 135-136).

Or le neuvième principe d'humanisme de Kristeva, évoque l'humanisme qui soigne. « …l'accompagnement des malades, des handicapés, des vieillissants, des dépendants n'arrêtent ni la course en avant des sciences ni l'explosion de l'argent virtuel ? » (www.kristeva.fr/assise2011.html).

Alors comme pour raisonner dans la logique de Kristeva, Hebbadj nous amène à poser une question : en quoi la tolérance de tels individus (une mère tuberculeuse et un fils de six ans) réduira la société ?

Tout contre la politique opérationnelle de la DASS, qui est quelque peu tyranneaux « nous serons contraints de vous les retirer si vous ne remarier pas… comment allez-vous faire, monsieur Hebbadj ? Il faudra placer vos enfants à l'orphelinat. Il y a toujours une femme dans un foyer. Vos enfants sont trop nombreux » (*Les ensorcelés* 127), qui ne laisse pas à un homme abattu par deux pertes, le même jour où lui et son fils ont été blesse, le temps de se récupérer « pas de temps pour faire ton deuil, il y a urgence. Prends la route et cherche une femme très vite, mon coco, sinon tu risques de perdre tes enfants… parce que si vous ne la trouvez pas, je serai obligée d'intervenir. Mais je comprends ce qui vous arrive et je compatis, monsieur, je compatis de tout mon cœur à votre souffrance » (*Les ensorcelés* 128). Hebbadj trouve que c'est inhumain parce que les principes de la DASS n'a pas de tendresse dans ses propos ni compassion dans ses lois. Voyant que personne n'a songé à la stabilité mentale de ces mêmes enfants qui ont témoigné l'assassinat de leur mère et de leur sœur d'un seul coup du temps :

> Après le drame, mes frères et moi n'avons vu aucun psychologue. Ils devaient être en vacances cette année-là… tout le monde faisait des économies, la sécurité sociale, la justice, l'Etat, excepté mon père qui devait se taper les hurlements de ses gosses, blessant à vif ses nerfs avec la violence qui en découle et que nous nous infligions pour ne plus nous entendre souffrir (*Les ensorcelés* 146).

Hebbadj circonscrit l'insuffisance de cette politique qui manque d'humanisme et qui pourrait naitre la révolte car le mariage forcé à l'heure du deuil chez un veuve est contre la raison ; la torture et la rétention d'une femme malade et d'un enfant de huit ans, sous prétexte d'un contrôle routinier de sans-papiers, est complètement hors de l'humanisme. Étant donné que l'humanisme n'est pas le fait d'écouter « les donneuses de leçons, les perturbées du système, réparer ce vieux croûton institutionnel vérolé de principes indigestes… leur bricolage morale » (*Les ensorcelés* 144). Pour elle, si la politique était plus humaine, s'il y avait de la morale dans ses propos, s'il y avait un peu d'amour dans ses intentions, nous voulons dire, moins de capitalisme dans ses buts, l'homme n'aura pas à éprouver « la sensation d'un cannibalisme de l'humanité » (*Les ensorcelés* 165) et il n'aura pas « à souffrir les maux d'une institution politique et sociale » (*Les ensorcelés* 180).

Elle croit en une biopolitique qui se fonde sur l'humanisme : sur la justice et sur l'égalité des hommes quoique l'humanitarisme soit jugé utopique par certains. Alors, comment gouverner la vie, la population dans le seul but de l'épanouissement de l'homme ?

Hebbadj montre comme chez Foucault que la biopolitique est un moyen de résoudre les problèmes de la multiplicité des hommes. Ces problèmes, tels que l'inégalité, le racisme et d'autres violences du genre, seront réglés lorsque l'homme adopte un esprit de culture et une éthique selon lesquels, tout être humain est digne d'estime (*Les ensorcelés* 183). Pour Foucault, l'Etat a besoin de principes particuliers qui assureront la gestion de l'imprévisible et de la diversité biologique. Donc pour lui, il faut que « l'Etat s'assure une lisibilité des populations » (www.dicopo.fr). Donc la biopolitique doit viser une justice adéquate, correcte et accessible pour tout être humain. Se conformant donc au mythe qui « servira à élargir d'autres conscience entre les hommes » (*Les ensorcelés* 186). La conscience dont il est question, assurera la suppression de la territorialité des hommes et donc des lois, pour diriger l'homme vers le multivers « multiplicité des cultures, des religions, des gouts, et des créations. Multiplicités des espaces cosmiques, des matières et des énergies cohabitant avec le vide, composant avec le vide » (www.kristeva.fr/assise2011.html).Hebbadj voit dans la biopolitique

la possibilité de résoudre le problème de la décrépitude de la morale. Elle pourrait supprimer les défis de l'inégalité de classes que Nasser reproche au médecin « cet homme en blouse blanche sentait la triche, l'odeur d'une médecine pour les riches et pas pour les sans-papiers. Il regardait Mama comme un cadavre… un vrai soigneur, ça touche les malades, lui parlait sur le seuil de la chambre en évitant le regard de Mama » (*L'arbre* 73-74). Elle pourrait nous éloigner d'une société dont le respect est basé sur la richesse des uns et le manque des autres. La « reconnaissance sociale » selon elle, consiste en la reconnaissance de l'être humain avec la dignité qu'il vaille. « La police ne devait pas nous reconnaitre en tant que sans-papiers mais en tant qu'êtres humains » (*L'arbre* 116). Menant l'homme a l'interculturel« le pair Mario-Nasser (Blanc –Noir) qui s'émancipent ensemble dans Paris révèle l'interculturel que propose Hebbadj : l'interaction, la communication, la complémentarité, le partage » (Onyemelukwe et Adamson 131). Puisque « biopower operates through survey for the prevention of epidemics and scarcity. Its governement works through management and regulative mechanisms » (www.generation-online.org/c/cbiopolitics.html), la biopolitique est surement« une guerre sans arme à feu ni trahison pour divulguer le mythe de notre humanité » (*Les ensorcelés* 187).

Conclusion

Hebbadj reconnait qu'avant une vraie innovation de la pensée, il nous faut une refondation de l'humanisme pour qu'il corresponde aux principes que nous professons « humanistes ». Alors elle fustige l'inadéquatement de nos pratiques. Elle reproche à l'homme certaines pratiques ou impostures d'humanisme qui ne transmettent pas l'idée préconçue, le but ciblé de l'humanisme dans ce XXIe siècle. Elle fustige ces obstrus de l'humanisme tout en réveillant les consciences humaines face à ses pratiques dans notre siècle. Conscient du fait que ces adaptations pourraient transformer la vie dans notre siècle, car d'après Kristeva, la mise en question de notre condition personnelle, sociale et historique nous mènera à décider de la société et de l'histoire (www.kristeva.fr/assise2011.html). S'occupant du réalisme social, elle semble souhaiter changer notre aperçu dans un siècle où des êtres humains vivent toujours la dictature, le travail forcé, le travail d'enfant, l'esclavage moderne, le trafic des humains et d'autres maux. La manifestation d'humanisme chez Hebbadj, comme nous l'avons vu, ce qui, d'ailleurs est vérifiable, consiste en une fustigation par laquelle elle appelle l'humanité à un activisme humanitaire. Cet activisme qu'elle nous illustre est le garant de la survie, voyant que l'homme paie le prix de toutes ses actions sociales, environnementales et de ses idéologies.

Œuvres citées

Bidar, Abdenour. *Histoire de l'humanisme en Occident*. Paris: Armand Collins, 2014.

Brezault, Eloise. « Sami Tchak ou philosophie dans le foutoir ». Cultures Sud : Nouvelle génération 25 auteurs à découvrir. *Notre Librairie 166 (2004)* : 67-69.

Foucault, Michel. *Naissance de la biopolitique*. Paris : Gallimard, 2004.

Girardi, Giulio. « Capitalisme, écocide, et génocide : le cri des peuples indigènes. » L'humanité face à la mondialisation : Droit des peuples et environnement. Paris : L'Harmattan, 1997 :55-71.

Guattari, Felix. « Pour une refondation des pratiques sociales ». *Le monde diplomatique* 52 (2000) :88-93.

Hebbadj, Fadéla. *L'arbre d'ébène.* Paris: Buchet Chastel, 2008.

---.*Les ensorcelés*. Paris: Buchet Chastel, 2010.

Musa, Ahmed Eleojo et Ifeoma Mabel Onyemelukwe. "Immigration et crise d'identité dans l'univers romanesque de Sami Tchak." *UJAH* 17.2 (2016) :195-209.
<http://dx.doi.org//10.4314/ujah.v17i2.12>

Onyemelukwe, Ifeoma Mabel et Patience Elias Adamson. « Le racisme dans *L'arbre d'ébène* de Fadéla Hebbadj et *Black bazar* d'Alain Mabanckou ». Ifeoma Mabel Onyemelukwe, ed. *New Perspectives in African Literature and Criticism.*Zaria :Depertment of French, Ahmadu Bello University, Zaria (2015) :118-135.

Senghor, Léopold Sédar. *Senghor à Bruxelles: la Négritude est un humanisme du XXe siècle*. Dakar : Grande Imprimerie Africaine, 1971.

Sponville, André Compte. Présentations de la Philosophie. Paris: Albin Michel, 2000.

<www.deni-justice.net>.

<www.dicopo.fr/spip.php?article49>.

<www.generation-online.org/c/cbiopolitics.html>.

<www.kristeva.fr/assise2011.html>.

<www.toupie.org/Dictionnaire/Justice.htm>.

<www.un.org/fr/events/socialjusticeday/background.shtml>.